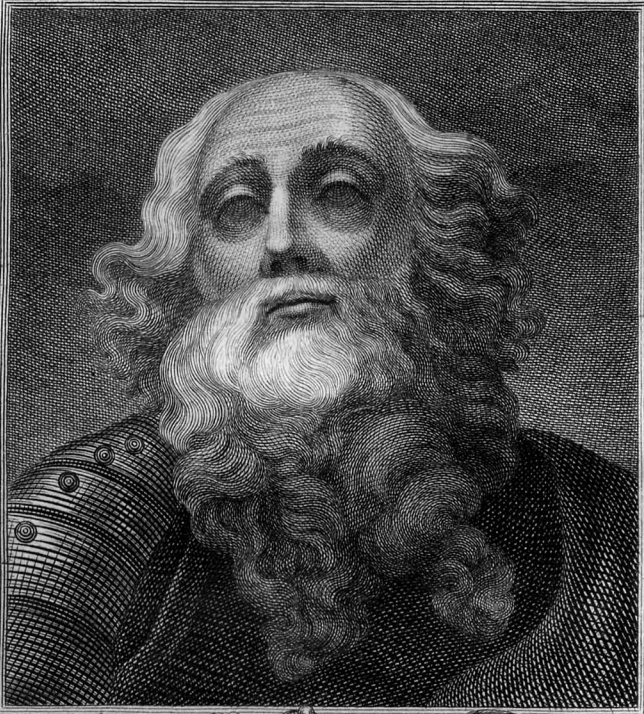
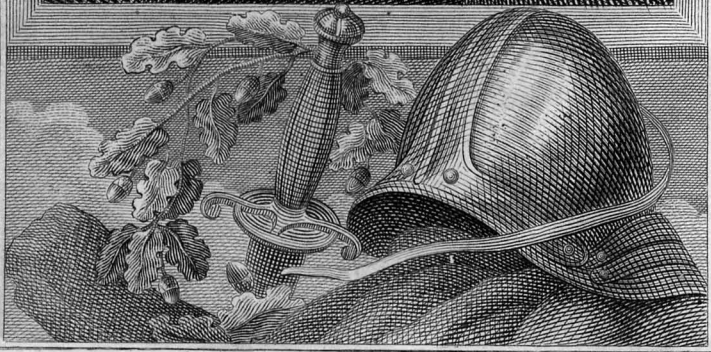
OSSIAN,

FILS DE FINGAL.

I.

OSSIAN





D'après un Tableau que l'on suppose esquissé par Runciman (ancien peintre Ecossais)

a. Aubert. Lefevre

Gravé par Tardieu l'Aîné.

Lance maintenant ton trait, roi de Morven.

OSSIAN,

FILS DE FINGAL,

BARDE DU 3e SIÈCLE;

POÉSIES GALLIQUES,

TRADUITES SUR L'ANGLAIS DE MACPHERSON,

PAR LETOURNEUR.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée des Poëmes d'Ossian et de quelques autres Bardes;

TRADUITS SUR L'ANGLAIS DE J. SMITH,

POUR SERVIR DE SUITE À L'OSSIAN DE LETOURNEUR;

Et précédée d'une NOTICE sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian, par M. GINGUENÉ, membre de l'Institut de France.

TOME PREMIER.

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1810.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

L'ÉDITION originale des poésies de Letourneur, donnée en 1777, quoique faite sous les yeux de l'auteur, est loin de pouvoir être suivie sans précaution. Il est, par exemple, difficile de voir une confusion plus extraordinaire que celle qui existe dans les notes du Discours préliminaire. Leurs chiffres ne se trouvent d'accord avec aucun de ceux qui sont placés dans le texte du discours : quelques-unes même paraissent avoir été supprimées, en sorte qu'il est impossible à la simple lecture d'accorder le texte avec les notes. Cette confusion dont je ne me suis aperçu qu'après le tirage du discours, m'a obligé à mettre au bas des notes, des *notules* ou petites notes qui rectifient ces inexactitudes. Quant à la traduction même, j'ai mis la plus grande attention à éviter les fautes de la première édition, et même celles qui se sont glissées dans l'édition que je donnai il y a plusieurs années, et à n'en pas laisser introduire de nouvelles dans celle que j'offre au public.

Les amateurs de la poésie ossianique ont lu avec intérêt trois petits volumes qui parurent en 1794, sous le titre de *Poëmes d'Ossian et de quelques autres bardes, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur.* J'ai cru devoir joindre ce recueil à mon édition comme un complément nécessaire, et qu'il était devenu difficile de se procurer. J'ai seulement retranché quelques longues notes qui ne m'ont pas paru essentielles. J'ai aussi supprimé l'*avertissement de l'éditeur;* je réduis à ce peu de lignes ce qu'il contient d'utile.

« Les poëmes suivans ont été traduits sur la version anglaise de John Smith, imprimée à Edimbourg en 1780. On lit dans la préface de ce traducteur, qu'il a parcouru les parties occidentales des montagnes et des îles d'Ecosse, afin d'y recueillir les ouvrages de ce genre conservés par la tradition ou autrement, et que Macpherson n'avait pas été à portée de connaître : il dit en avoir rassemblé un très-grand nombre, dont il ne publie que les plus intéressans. Il appuie leur authenticité sur des preuves irréfragables, et il nomme plusieurs particuliers recommandables par leur probité et leurs lumières, entre les mains desquels sont déposés les originaux. Moins hardi que Macpherson, il n'a point touché à la contexture des poëmes, et ne s'est permis que deux ou trois retranchemens indispensables.....

« Je suis loin, assurément, de pousser l'enthousiasme pour Ossian jusqu'à le mettre au-dessus de tous les poëtes passés, présens et futurs, comme a fait Cesarotti, son traducteur italien; mais je rends hommage à la sublimité de son génie..... Je pense avec Ortez, Denis et Harold qui ont traduit l'Ossian de Macpherson, le premier en espagnol, les deux autres en allemand, que ses chants élèvent l'ame, parlent à la sensibilité autant qu'à l'imagination, soutiennent quelquefois la comparaison avec ceux d'Homère, et l'emportent souvent sur la poésie hébraïque qu'on a tant louée et peut-être si mal comprise ».

Les poëmes de ce petit recueil non plus que ceux de la collection de Letourneur n'ayant point entre eux de liaison ni d'ordre nécessaires, j'ai cru pouvoir les disposer autrement qu'ils ne sont dans les éditions

précédentes. Je me suis réglé, à cet égard, sur des convenances purement typographiques.

Il s'est trouvé, dès l'origine, en Angleterre et en France, des personnes d'esprit qui ont mis en doute l'authenticité des poésies d'Ossian. Depuis plusieurs années, ce doute a beaucoup moins de partisans en Angleterre, où il a paru des ouvrages propres à le dissiper. Il est singulier qu'au contraire en France, il y ait des écrivains qui ne se contentent pas de douter, mais qui nient formellement l'authenticité de ces poésies, et qui affirment plus positivement qu'on n'y croit plus du tout en Angleterre, à mesure que les Anglais sont plus forcés d'y croire.

Un homme de lettres distingué, versé dans la littérature anglaise, M. Ginguené, membre de l'Institut de France, ayant examiné dans les sources cette controverse, avait rédigé à ce sujet une notice qu'il destinait pour un autre ouvrage : je lui ai demandé la préférence pour l'édition que j'étais prêt à publier. Il a bien voulu accéder à ma demande. J'ai placé sa *notice* immédiatement après cet *avertissement*.

J. G. DENTU.

NOTICE

SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA QUESTION RELATIVE A L'AUTHENTICITÉ DES POËMES D'OSSIAN.

L'UNE des plus singulières querelles littéraires qui aient existé depuis long-temps, est sans contredit celle dont les poésies galliques d'Ossian, traduites en anglais et publiées par Macpherson, ont été le sujet en Angleterre. Il est aisé à des Français, avec de l'esprit, de l'assurance et le talent d'écrire, de regarder eux-mêmes, et peut-être de faire regarder aux autres comme décisives et sans réplique les objections élevées contre l'authenticité de ces poésies. Il suffit de répéter une partie de ce qu'écrivit, en 1776, le plus violent et le plus fort des anti-ossianistes, le fameux docteur Johnson; de ne rien dire des réponses qui lui ont été faites à différentes époques par des hommes éclairés, des écrivains qui font, comme lui, autorité dans les lettres, et de traiter avec une sorte de mépris ceux mêmes qui descendraient jusqu'au doute; cela suffit pour entraîner avec soi la plupart des lecteurs jusqu'aux plus hautes régions de la certitude.

Mais il est encore un assez bon nombre d'esprits qui se sont fait en toute chose une habitude du doute, de l'examen, d'un scepti-

cisme raisonnable. Ceux-là veulent revoir le procès avant de porter un jugement; ils veulent connaître les dernières pièces qui y ont été fournies; et s'ils sont alors forcés de renoncer à ce doute que Montaigne trouvait un oreiller si commode, si c'est pour pencher, quoi qu'ils fassent, vers cette même opinion dont on avait pris tant de soin de les détacher, il faudra bien qu'on le leur pardonne.

Convenons que si la question n'est point encore entièrement décidée chez les Anglais, il n'appartient pas à des étrangers de la trancher. Convenons encore que s'il ne s'est élevé en Angleterre qu'un petit nombre de voix négatives, et si le parti de l'affirmative est au contraire fort nombreux, s'il a parlé le dernier, et si personne ne lui réplique plus, nous avons moins de droits encore et plus mauvaise grâce à nous prononcer contre lui.

Voulons-nous savoir au juste où en est cette question, commençons par consulter un exposé très-simple et très-clair qu'en a tracé, il y a peu d'années, le célèbre et savant Cesarotti, intéressé, depuis près de quarante ans, pour sa propre gloire, à en suivre attentivement la discussion et les progrès. Cesarotti, mort depuis peu, n'était pas seulement un grand poëte, mais un profond érudit, un écrivain philosophe et un excellent critique. Ce fut dès 1763 qu'il publia, pour la première fois, sa traduction d'Ossian, en vers italiens; et c'est en 1801 qu'il en a donné la dernière édition, en quatre

volumes in-8°, faisant partie de l'édition générale de ses œuvres. On y trouve un très-bon résumé de toute cette controverse, sous ce titre : *Ragionamento storico critico intorno le controversie sull'autenticità dei poemi di Ossian.*

Ce discours, écrit avec beaucoup d'élégance et de solidité, a été traduit en anglais et inséré dans la superbe édition, donnée à Londres en 1807, des poésies originales d'Ossian, en langage gallique, avec une version latine littérale [1]. Le traducteur, M. John Mac Arthur, y a joint des notes explicatives, très-utiles pour le complément et l'exacte série des faits. C'est cette série seulement que nous tirerons d'abord, et du discours italien, et de quelques-unes des notes anglaises. Nous puiserons ensuite dans d'autres sources qui contiennent, sur cette matière intéressante, ce qu'il y a de plus authentique et de plus récent.

I.

Avant de s'engager dans l'énumération des faits, Cesarotti demande la permission de faire une question qui lui paraît et qui nous semble aussi de quelque importance : « Un poëte, dit-il, qui, sous le masque d'Ossian, et dans un style étranger pour lui, a su se faire admirer comme un homme de génie, ne devrait-il pas avoir donné précédemment dans sa langue naturelle des essais éclatans

[1] Trois vol. grand in-8°, avec une gravure représentant la tête idéale d'Ossian, d'après laquelle a été dessinée celle qui orne cette édition française.

de son mérite poétique ? La Renommée ne l'aurait-elle pas annoncé à l'Europe instruite comme le premier cygne de la Tamise, et le rival de Pope et de Milton ? M. Macpherson était-il rien de pareil ? Je l'ignore ; mais, supposé que lui ou tout autre eût eu la fantaisie d'essayer les forces de son esprit dans ce genre extraordinaire, et que, pour connaître lui-même la mesure et le degré de son talent poétique, il eût voulu se donner pour Ossian, ne suffisait-il pas, dans ce projet, d'éprouver le goût du public par une ou deux compositions de ce genre, sans gaspiller tout le fond de son talent dans une si longue suite de poëmes calédoniens, et sans se condamner à faire continuellement violence à son génie et à son amour propre, pour ne se pas laisser pénétrer » ?

Ce que Cesarotti ne savait pas sur les premiers essais de Macpherson, le traducteur anglais de sa dissertation le savait très-bien, et n'a pas manqué de nous en instruire. En 1758, c'est-à-dire environ trois ans avant qu'il publiât les premiers fragmens de poésies galliques, Macpherson avait donné au public ses prémices poétiques dans un poëme intitulé *Death*, la Mort. Peu de temps après, il publia un poëme héroïque sous le titre populaire du Montagnard, *The Highlander*. Le premier ne fit aucune sensation ; le second fut traité, dans l'*Edinburgh Magazine*, comme un tissu de galimatias et d'absurdités. M. Campbell, dans son Histoire de la Poésie écossaise, imprimée à Edinburgh en 1798, compara des extraits de ce dernier poëme

avec des morceaux tirés de la traduction de Fingal et de Temora, et il en tira des preuves sans réplique, que l'auteur du Montagnard ne pouvait absolument avoir composé des poëmes tels que ceux qui sont attribués à Ossian.

Disons, en passant, que M. Campbell, auteur d'un ouvrage savant et classique, regarde comme hors de doute que les poëmes attribués à Ossian existaient, et étaient généralement connus dans la haute Ecosse avant que Macpherson essayât pour la première fois de les traduire; qu'ils n'étaient de son invention ni dans leur entier ni dans leurs parties principales; qu'ils n'étaient nullement le produit d'une fraude littéraire, mais que le traducteur, aidé de quelques coopérateurs, les avait recueillis et arrangés dans une forme systématique, et les avait ainsi traduits et offerts au public. Revenons maintenant aux faits.

Dès 1762, l'année même de la publication des premières poésies d'Ossian, traduites par Macpherson, le savant et judicieux docteur Blair en soutint, dans une dissertation publique, le mérite extraordinaire et l'authenticité. Il donna, deux ans après, de nouveaux développemens à son ouvrage, et y joignit un appendix contenant les nombreux témoignages dont cette authenticité était appuyée, témoignages tels qu'il faudrait croire qu'une foule d'honnêtes gens d'un caractère grave et d'un esprit éclairé avaient renoncé à leur probité et à leurs lumières, ainsi que le docteur Blair lui-même, pour soutenir

sans aucun intérêt un mensonge, si c'était en effet un mensonge qu'avait publié Macpherson.

Douze ou treize ans après, en 1775, le célèbre docteur Johnson ayant fait un voyage aux îles occidentales de l'Ecosse, en publia la relation. Amené, par son sujet, à parler d'Ossian, il nia formellement, d'après les recherches qu'il disait avoir faites, l'originalité des poëmes attribués au barde calédonien, et il la combattit avec toutes les forces de sa dialectique et de son érudition. Forcé d'avouer qu'il n'entendait pas la langue erse, calédonienne, galloise ou celtique, comme on voudra l'appeler, il n'en soutint pas moins que cette langue barbare, grossière et bornée ne pouvait avoir exprimé tout ce qu'on fait dire à Ossian dans ses prétendues poésies, et que rien d'écrit dans cette langue ne pouvait avoir plus d'un siècle d'antiquité.

De ces propositions générales passant à la proposition particulière, il attaqua directement et durement Macpherson, affirma que ni lui ni qui que ce fût ne pourrait jamais montrer l'original de ces poésies, et traita l'éditeur de faussaire impudent, qui insultait le public avec une témérité sans exemple.

Cette brusque et vigoureuse attaque attira au docteur des réponses tout aussi peu ménagées de la part de quelques zélés partisans de la poésie calédonienne. Quant à Macpherson, il se contenta de publier que le manuscrit original serait déposé chez le libraire Becker, et y resterait plusieurs mois pour la satisfaction des curieux. On doute,

il est vrai, que ce dépôt ait été fait; et ce doute même fournit une arme assez forte aux incrédules, quoiqu'il s'explique très-naturellement, comme nous le verrons bientôt.

Cependant il parut en 1778 un nouveau volume de poésies erses, sous le titre d'*Œuvres des bardes calédoniens*, contenant différentes compositions épiques, élégiaques et pastorales d'anciens poëtes autres qu'Ossian, traduites en anglais par un auteur qui ne se nomma point alors, mais que l'on sut bientôt être M. John Clarke, jeune homme de beaucoup d'esprit et de mérite, né dans la partie même de l'Ecosse que l'on nomme le haut pays, et très-versé dans la langue erse, qui était sa propre langue. Il reconnut lui-même que ces poésies étaient pour la plupart inférieures à celles qu'avait publiées Macpherson, quoiqu'il s'y trouvât quelques morceaux qui n'auraient pas été indignes d'Ossian. Il joignit à sa traduction beaucoup de notes et d'observations sur les mœurs des Calédoniens, sur la langue celtique, et principalement sur les querelles excitées au sujet de l'authenticité des poëmes d'Ossian, dont il se déclara le champion, et qu'il soutint avec beaucoup de véhémence et de force.

Macpherson trouva un appui plus solide encore, et Ossian un garant de sa légitimité revêtu d'une autorité plus imposante dans M. John Smith, ministre de Kilbrandon, qui publia, en 1780, sous le titre d'*Antiquités gaeliques*, 1° une histoire des Druides, spécialement de ceux d'Ecosse; 2° une dissertation sur l'authenticité de l'ancien barde, où il

ajouta aux motifs de croyance allégués par Blair, par Macpherson et par d'autres, les assertions de plusieurs personnes dignes de foi, qui avaient entendu souvent réciter les vers originaux d'Ossian, et attestaient en avoir vu les manuscrits; 3° enfin, et ce témoignage était le plus convaincant de tous, une collection de quatorze poëmes galliques traduits par lui en prose anglaise, parmi lesquels onze étaient d'Ossian, et les trois autres de trois bardes, ses contemporains, qui formaient avec lui le siècle d'or de la poésie calédonienne[1]. Quoique ces poëmes fussent tout-à-fait différens de ceux que Macpherson avait publiés, le fond et la forme en étaient tellement semblables, que l'on en doit conclure l'originalité des uns et des autres. Pour imiter ainsi Ossian, dit l'abbé Cesarotti, il faut être un autre lui-même.

Cela n'empêcha pas que, l'année suivante, 1787, les objections de Johnson ne fussent répétées avec une chaleur et des oppositions nouvelles par M. William Shaw, écossais, qui entreprit de détruire de fond en comble l'originalité du barde son compatriote, dans un écrit intitulé : *Recherches sur l'authenticité des poëmes attribués à Ossian.* On n'avait point à lui reprocher comme au docteur Johnson d'ignorer la langue galloise : il la savait parfaitement, et en avait même composé un dictionnaire. Dans ses *Recherches*, il prit à tâche

[1] Ces quatorze poëmes, publiés par M. Smith, ont été traduits en français par un anonyme, et imprimés en l'an III (1794), en 3 petits volumes in-18, sous ce titre : *Poëmes d'Ossian et de quelques autres bardes, pour servir de suite à l'Ossian de Letourneur.* On les a joints à cette nouvelle édition. (*Note de l'éditeur.*)